

MÉMOIRE POUR UN AVOCAT

AUTOBIOGRAPHIE, VENGEANCE ET DÉMYTHIFICATION

Le 25 mai 1887, Octave Mirbeau, sans tenir compte des recommandations du fidèle Paul Hervieu¹, se décide à épouser Alice Regnault, ancienne théâtreuse et horizontale de haut vol, avec qui il est *collé* depuis près de trois ans. Mais, tout péteux, il se garde bien d'avertir ses plus chers amis, Claude Monet, Auguste Rodin, Paul Hervieu ou Gustave Geffroy, et c'est en catimini qu'il va procéder à cette union, jugée par beaucoup comme contre-nature, devant l'officier d'état civil du quartier de Westminster, à Londres, avant de fuir en Bretagne, à Kérisper, près d'Auray, les ragots parisiens, la commisération de ses proches et le mépris affiché de ses ennemis, qui savourent leur vengeance. Il sait pertinemment qu'il vient de commettre une bêtise, et même une grosse bêtise, aux conséquences dommageables et durables, mais une nouvelle fois, nonobstant sa douloureuse expérience de sa dévastatrice liaison de trois ans avec Judith Vimmer, il n'a pas été en mesure de s'en empêcher : il a capitulé en rase campagne devant la belle hétaïre, et la honte qu'il en ressent apparaît clairement dans le fort tardif aveu qu'il finit par faire, contraint et forcé, à son habituel confident, Paul Hervieu :

Maintenant, autre chose, qui me coûte beaucoup à vous dire... Allez-vous me pardonner ?... Je suis marié... J'aime mieux vous le dire brutalement... Oui, mon cher Hervieu... Et si je ne vous en ai rien dit, c'est que je n'ai pas osé... J'ai été tenté, vingt fois... Je me suis rappelé, il y a deux ans, et je n'ai pas osé... Pourquoi ? Eh bien, mon ami, je prévoyais bien que je ne quitterais jamais Alice... Alors vivre toujours collé ?... Je me suis absolument retiré du monde, depuis longtemps, et je n'ai pas envie d'y rentrer... Nous vivrons ainsi, avec de bons amis comme vous, n'est-ce pas ?²

Mirbeau ne se fait pourtant aucune illusion sur l'enfer conjugal dans lequel il vient d'entrer par la grande porte et où il a dû, à l'instar des damnés de Dante, *lasciare ogni speranza*, comme en témoigne éloquemment le conte au titre amèrement ironique, « Vers le bonheur », qu'il publie, quelques semaines à peine après son mariage, dans les colonnes du *Gaulois* :

Ce soir-là même – le soir de notre mariage –, je compris qu'un abîme s'était creusé entre ma femme et moi. Peut-être existait-il depuis toujours, je serais aujourd'hui tenté de le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'apercevais pour la première fois. [...] Et l'abîme qui nous séparait n'était même plus un abîme : c'était un monde sans limites, infini, non pas un monde d'espace, mais un monde de pensées, de sensations, un monde purement intellectuel, entre les pôles duquel il n'est point de possible rapprochement. Dès lors la vie nous fut un supplice.³

De fait, comme celle du narrateur de ce conte en forme d'exutoire, la vie conjugale du romancier sera désormais un « *supplice* » et, quelques décennies plus tard, aboutira, en toute

¹ Louis-Pilate de Brinn' Gaubast rapporte, dans son journal, que, le 20 octobre 1887, lors d'un dîner chez les Daudet, Hervieu, « *très mondain* », a déclaré que, consulté par Mirbeau, il l'avait « *fortement détourné de ce mariage* ».

² Lettre à Paul Hervieu du 20 juin 1887 (*Correspondance générale* d'Octave Mirbeau, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2003, p. 672).

³ « Vers le bonheur », *Le Gaulois*, 3 juillet 1887 (recueilli dans les *Contes cruels* d'Octave Mirbeau, Les Belles Lettres, 2000, t. I, p. 122).

logique, aux diverses trahisons posthumes et vengeresses de sa veuve abusive, dont la pire sera la publication, cinq jours après sa mort, d'un prétendu « Testament politique d'Octave Mirbeau », faux patriotique à vomir de dégoût concocté par le renégat Gustave Hervé⁴. Mais, avant de nous projeter si loin dans l'avenir, il reste à essayer de comprendre pourquoi un homme aussi lucide et courageux qu'Octave Mirbeau, doublé d'un artiste aussi exigeant, a bien pu se laisser embarquer, en toute connaissance de cause, dans une aussi sinistre et lamentable aventure. Plusieurs explications, qui ne s'excluent nullement, peuvent être envisagées.

- Tout d'abord, le profond sentiment de culpabilité qui le ronge depuis qu'il a accepté de prostituer sa plume pendant une douzaine d'années, comme l'abbé Jules du roman homonyme⁵ a prostitué son âme au service de son Église en putréfaction pendant le même laps de temps. Mirbeau a conservé de son passage entre les mains de ces « *pétrisseurs d'âmes* » que sont les jésuites une « *empreinte* » indélébile⁶, qui se manifeste au premier chef par une volonté d'expiation et/ou de rédemption, seuls moyens de laver la faute originelle. Comme par hasard, le premier roman rédigé pour le compte de Dora Melegari et publié sans nom d'auteur en avril 1881 est précisément intitulé *L'Expiation*, et la suite, jamais écrite, que le romancier devait donner à son premier roman avoué, *Le Calvaire* (1886), dont le titre était déjà symptomatique, devait s'appeler *La Rédemption*. En épousant Alice Regnault, il assurait tout à la fois la tolstoïenne rédemption de la pécheresse⁷ et sa propre expiation et espérait sans doute vaguement se débarrasser doublement du poids écrasant de la culpabilité.

- Ensuite, le parallélisme constamment réaffirmé, dans ses chroniques et, plus encore, dans *Un gentilhomme*⁸, entre la prostitution du corps et celle de l'esprit⁹, bien pire à ses yeux. Cela ne pouvait que rapprocher Mirbeau de ses sœurs de misère que sont les prostituées, ces victimes d'une société inique, oppressive et hypocrite, auxquelles il consacra précisément un essai tardif en forme de réhabilitation, *L'Amour de la femme vénale*¹⁰. La rédemption d'Alice et la sienne participaient d'une même logique et devaient se mener de conserve.

- Autre mobile possible : le dégoût croissant manifesté par Mirbeau à l'égard de ce qu'il est convenu d'appeler "le monde" et qu'il qualifiait de « *loup dévorant* » dans un roman "nègre" de 1882, *L'Écuyère*¹¹. S'il en est arrivé, dès 1885, à embrasser la cause anarchiste et, par la suite, la cause dreyfusarde, c'est qu'il était désormais arrivé au point de rupture complète avec les milieux que, *volens nolens*, il avait été amené à fréquenter au cours de ces longues années de prostitution journalistico-politique qui lui ont laissé l'impression de n'être

⁴ Sur cette affaire, voir Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, 1990, chapitre XXIV. Le texte de ce faux « Testament politique » a été publié en annexe des *Combats politiques* de Mirbeau, ainsi que la démonstration de Léon Werth, « Le Testament politique de Mirbeau est un faux » (Librairie Séguier, 1990, pp. 266-270).

⁵ *L'Abbé Jules* (1888) est téléchargeable sur le site Internet des Éditions du Boucher.

⁶ Le terme d'*empreinte* apparaît en 1890 dans *Sébastien Roch* et sera repris, en 1895, dans le titre du premier roman d'Édouard Estaunié, également rescapé d'une *éducastration* jésuitique.

⁷ Mirbeau a découvert Tolstoï en 1884 et a fait aussitôt du grand romancier russe un modèle d'engagement éthique. Il lui a consacré un article intitulé « Un fou » dans *Le Gaulois* du 2 juillet 1886 (recueilli dans ses *Combats littéraires*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2006, pp. 219-222).

⁸ Roman inachevé et posthume, publié en 1920, *Un gentilhomme* est téléchargeable gratuitement sur le site Internet des Éditions du Boucher.

⁹ Il s'agit là d'un thème typiquement anarchiste. Sur cette prostitution de l'esprit, voir Pierre Michel, « Quand Mirbeau faisait le "nègre" », sur le site Internet des éditions du Boucher, et « Quelques réflexions sur la négritude », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 12, mars 2005, pp. 4-34.

¹⁰ J'ai publié *L'Amour de la femme vénale* en 1994 aux Éditions du Félin-Côté Femmes. Il s'agit de la traduction en français d'une traduction bulgare publiée à Plovdiv en 1922 et conservée à la Bibliothèque Nationale de Sofia. L'original français n'a pas été retrouvé.

¹¹ *L'Écuyère* (1882) est téléchargeable sur le site Internet des Éditions du Boucher.

qu'un raté¹². Comment, dès lors, mieux afficher sa volonté de rupture d'avec ce monde immonde qu'en épousant une réprouvée à la face de tous les Tartuffes qu'il abomine et vilipende ? Son mariage constitue à coup sûr un pied de nez et une provocation de la plus belle eau et lui ferme à tout jamais les portes des milieux les plus huppés : comme le confirme sa lettre à Hervieu citée plus haut, il a brûlé ses vaisseaux....

• Enfin, sans vouloir m'engager sur le terrain mouvant de la psychologue de bazar, force est pourtant de me demander, à la lecture de nombre de contes et de romans de Mirbeau, si le masochisme ne serait pas une composante fondamentale de ses relations "amoureuses" avec les femmes. Ce n'est sans doute pas un hasard si, après avoir lu ses premiers contes et les deux premiers romans signés de son nom, Leopold von Sacher-Masoch¹³ a consacré à Mirbeau un article enthousiaste dans le n° du 5 janvier 1889 de sa revue, *Magazin für die Literatur des In-und Ausländer*, où il traite notamment de son conte « Vers le bonheur ». Les deux hommes, qui se sont rencontrés à Paris au cours de l'hiver 1887, ont visiblement en commun bien des sensations et bien des théorisations, que ce soit sur ce que Mirbeau appelle « la loi du meurtre » et le Galicien le « legs de Caïn », ou bien sur les relations entre les sexes ennemis. Certes, on ne trouve pas chez le Percheron de contrat comparable à celui de la *Vénus en fourrure*, qui est une des caractéristiques du masochisme selon Deleuze ; et il ne manifeste visiblement aucune appétence pour la fessée et la flagellation, auxquelles Hugues Rebbl consacrera des romans alimentaires. Il n'en demeure pas moins que la frustration, l'humiliation et la rancœur semblent bien, chez lui, inséparables du lien "amoureux", dont ils constituent des ingrédients obligés : à cet égard, Alice Regnault a pris tout naturellement la succession de Judith Vimmer, l'ancienne "maîtresse" d'Octave, rebaptisée Juliette Roux dans *Le Calvaire*. Après avoir fui au fin fond du Finistère les pernicious enlacements de cette goule, Mirbeau écrivait à son confident Paul Hervieu, fin 1883, que, « non contente de [l'] avoir martyrisé tout le temps qu'il étai[t] près d'elle », elle le poursuivait implacablement jusque dans sa retraite d'Audierne, où il s'était pourtant « échoué à cause d'elle ». Et il ajoutait ce constat ô combien révélateur de ses tendances masochistes : « Chez un autre, une telle conduite aurait tué l'amour ; chez moi, elle l'avive et l'exaspère encore davantage¹⁴. » Ce qu'il a connu avec Judith, Octave a de bonnes "chances", si l'on ose dire, de le revivre avec Alice, il le sait fort bien, et nombre de ses écrits portent témoignage de ce lien de dépendance amour-haine, où le "plaisir" morbide de la mortification se double de dérisoires velléités de vengeance sans lendemain¹⁵.

Le plus effarant de ces textes vengeurs est la chronique qu'il a consacrée en 1892 à la *Lilith* de Remy de Gourmont et qu'il n'a publiée qu'à l'insu d'Alice, comme en fait foi une lettre à Paul Hervieu¹⁶, sous le masque bien commode de Jean Maure inconnu d'elle : le courageux et intrépide Mirbeau craint visiblement les réactions de sa femme et, pour éviter les querelles de ménage lourdes de menaces, préfère filer doux, du moins par devant... Ne reculant devant aucun excès, il y étale à loisir une stupéfiante gynécophobie¹⁷, d'une telle

¹² Le premier conte publié sous son nom, en 1882, s'appelle précisément « Un raté » et traite de la négritude d'un écrivain qui se trouve privé de toute reconnaissance (recueilli dans les *Contes cruels* de Mirbeau, *loc. cit.*, t. II, pp. 423-428).

¹³ Les deux écrivains se sont rencontrés à Paris pendant l'hiver 1887. Mirbeau a envoyé à son confrère un exemplaire de *L'Abbé Jules* dédié à « Leopold von Sacher-Masoch, hommage d'admiration sympathique ».

¹⁴ Lettre à Paul Hervieu du 30 décembre 1883 (*Correspondance générale*, t. I, pp. 322-323).

¹⁵ Il en ira de même de Célestine, la diariste du *Journal d'une femme de chambre* (1900).

¹⁶ « Je n'ai pas montré votre lettre à Alice, à cause de Lilith », écrit-il à Paul Hervieu vers le 24 novembre 1892 (*Correspondance générale*, t. II, p. 670). Cela implique qu'Hervieu a bien reconnu son ami sous le pseudonyme de Jean Maure et que, dans sa lettre, non retrouvée, il commente la chronique sur *Lilith*. Et aussi que Mirbeau n'ose assumer sa gynécophobie en face de sa femme !

¹⁷ Voir Pierre Michel, « Octave Mirbeau : "gynécophobe" ou féministe ? », dans Christine Bard (éd.) *Un Siècle d'antiféminisme*, Fayard, 1999, pp. 103-118.

virulence et d'une telle grossièreté que cette chronique apparemment littéraire a toutes les apparences d'un exutoire et d'une vengeance :

La femme n'est pas un cerveau, elle n'est qu'un sexe, et rien de plus. Elle n'a qu'un rôle, dans l'univers, celui de faire l'amour, c'est-à-dire de perpétuer l'espèce ; rôle assez important, en somme, assez grandiose, pour qu'elle ne cherche pas à en exercer d'autres. Selon les lois infrangibles de la nature, dont nous sentons mieux l'implacable et douloureuse harmonie que nous ne la raisonnons, la femme est inapte à ce qui n'est ni l'amour, ni la maternité ; elle ne peut concevoir les idées générales, embrasser les grands ensembles ; elle ne conçoit et n'embrasse que le fait particulier. La femme possède l'homme. Elle le possède et elle le domine ; elle le domine et elle le torture. : ainsi l'a voulu la nature, selon des lois impénétrables. C'est bien. Et l'homme, dans l'immense besoin d'aimer qui est en lui, l'homme dépositaire de l'humanité future endormie en lui, accepte l'inconscience de la femme, son insensibilité devant la souffrance, son incompréhensible mobilité, le soubresaut de ses humeurs, son absence totale de bonté, son absence de sens moral, et tout cet apparent désordre, tout ce mystère, tout ce malentendu qui, loin de les séparer, l'un et l'autre, de toute la distance d'un infranchissable abîme, les rapproche de toute l'étreinte d'un baiser. Il accepte tout cela à cause de sa beauté.¹⁸

On a comme l'impression que, à la faveur de généralisations aussi hâtives qu'abusives, le chroniqueur masqué, poussé par sa rancœur aux pires excès verbaux, et oubliant qu'il a proclamé le génie d'une femme, Camille Claudel, cherche à expliquer, et partant à excuser à bon compte, son « *incomparable lâcheté* » devant sa propre femme, en quoi il ne ferait qu'obéir à une infrangible loi prétendument naturelle, excuse bien trop commode pour être vraiment honnête...

Deux ans plus tard, à l'automne 1894, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Depuis quatre ans, Mirbeau traverse une crise extrêmement profonde, où le supplice de sa vie conjugale – qui transparait aussi dans sa farce *Vieux ménages*¹⁹, représentée à la même époque – se complique d'un radical pessimisme existentiel, dont témoigne notamment son roman *Dans le ciel*, d'un irrépressible dégoût devant la comédie des grotesques humains et face au scandale de Panama et aux criantes injustices sociales, d'où son ralliement officiel à l'anarchisme et son rêve d'un effondrement de l'ordre bourgeois, et d'un tel lancinant sentiment d'impuissance créatrice qu'il s'imagine côtoyer les abîmes de la folie, ultime refuge : depuis six mois, de son propre aveu, il vit « *dans la terreur de [se] voir dans une petite voiture, sous les ombrages d'une maison de santé*²⁰ »... Mais c'est sous son nom, cette fois, que, du fond de l'abîme, il expédie au *Journal* une longue nouvelle en forme de confession et de représailles, *Mémoire pour un avocat*, qui paraît en feuilleton du 30 septembre au 18 novembre 1894. Quels qu'aient été ses mobiles, conscients ou inconscients, il est clair que, sous la forme d'une fiction destinée à camoufler tant bien que mal son implication personnelle, il y règle de nouveau ses comptes avec la belle Alice. Voyons rapidement ce que nous révèle ce récit d'un honteux « *asservissement conjugal* ».

Tout d'abord, le romancier du *Calvaire* et du *Jardin des supplices* y réaffirme l'éternel malentendu qui sépare inéluctablement les deux sexes, engagés dans des « *luttres perpétuelles* », où c'est toujours la femme qui triomphe : disposant de l'arme fatale de la beauté et, à la faveur de sa « *naturelle froideur* », de son insensibilité et de son implacabilité,

¹⁸ « *Lilith* », *Le Journal*, 20 novembre 1892 (*Combats littéraires*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2006, p. 366).

¹⁹ *Vieux ménages* sera créé au Théâtre d'Application, alias La Bodinière, le 20 décembre 1894. Le texte est recueilli dans les *Farces et moralités* (tome IV de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2004).

²⁰ Lettre à Léon Hennique, fin novembre 1894 (*Correspondance générale*, t. II, p. 915).

elle l'emporte forcément sur l'homme qui, à l'instar du narrateur, est handicapé par sa culture, par sa pitié et par sa sensibilité artiste : « *Ce que je reproche à ma femme, c'est de comprendre la vie d'une façon autre que moi, d'aimer ce que je n'aime pas, de ne pas aimer ce que j'aime* ». Le combat est inégal, et la capitulation sans conditions du mâle aboutit tout « naturellement » au « *dépouillement continu de [son] être* ». Car le veule narrateur « *préfère l'effacement momentané de [sa] personnalité maritale à la possibilité de conflits immédiats que tout, dans le caractère de [sa] femme, [lui] faisait prévoir dangereux et violents, irréparables, peut-être* » : « *J'avais compris que la lutte équivalait à la rupture. Or, cela, je ne le voulais pas, je ne le voulais à aucun prix.* » Mais il a beau se (et nous) présenter cette capitulation comme un moindre mal, comme une défensive marquée au coin d'une sage prudence, il n'en est pas moins conscient, tel Jean Mintié du *Calvaire*, de « *l'infamie de cette existence monstrueusement égoïste, de cette criminelle et abjecte existence, si contraire à tous [ses] besoins d'expansion, à tous [ses] désirs d'unité morale, à toutes [ses] idées de sociabilité et d'harmonie* ».

L'abîme qui le sépare de son inconsciente et indifférente épouse s'est creusé dans trois domaines principaux : elle ne manifeste pas le moindre intérêt pour les beautés et les mystères de la nature²¹, dont elle n'est pourtant, selon le romancier, que le simple produit inconscient ; elle est réfractaire à toutes les formes d'art, jugées inutiles et contraires à une saine gestion bourgeoise²² ; et elle est impitoyable avec les pauvres, qui ne sont à ses yeux que des « *criminels* » dangereux pour les « *honnêtes gens* », c'est-à-dire les riches. Bien sûr, Alice ne saurait être purement et simplement identifiée à cette femme « *impérieuse et dominatrice* », dans la mesure où elle a perpétré deux romans et quelques toiles²³, ce qui témoigne d'une certaine forme d'ambition artistique et d'exigence esthétique, et où, par le truchement d'Octave, elle a fini par se faire accepter tant bien que mal dans le monde de l'avant-garde littéraire et artistique de la Belle Époque²⁴. Mais il se trouve que c'est bien elle qui a provoqué la rupture avec Camille Pissarro²⁵, et que Mirbeau en a d'autant plus cruellement souffert qu'il vouait un culte au patriarche d'Éragny et qu'il voyait en lui l'image du père idéal²⁶. Comment, dès lors, ne remâcherait-il pas ce deuil d'une amitié parfaite, quand il imagine la façon dont la femme du narrateur parvient à faire le vide autour de lui, le privant ainsi de la chaleur « *des poètes, des artistes, des contemplateurs de la vie* », en qui il se « *sent vivre réellement* » ? Gageons que Pissarro n'a pas dû manquer de voir là un aveu tardif en même temps que l'explication de l'inconcevable lâcheté de son ami, décidément incapable de se désolidariser d'Alice²⁷.

Ensuite, dans la continuité de Stendhal, Mirbeau nous présente ce qu'on est convenu d'appeler "l'amour" comme une cristallisation, où l'amoureux en devenir, l'*innamorato*, fabrique lui-même l'illusion dont il va être dupe en brochant à partir des apparences attrayantes de la femme aimée : « *Aveuglé par l'amour, je n'ai vu que sa beauté* », avoue le narrateur, qui évoque « *ce visage charmant, cette bouche, ces yeux, ces cheveux, toute cette fraîcheur de*

²¹ « *Je ne peux pourtant pas me passionner à des choses que je vois tous les jours* », explique-t-elle.

²² « *Oh ! Les âmes d'artistes !... Cela n'entend rien à la vie pratique.* » Et elle souhaiterait « *supprimer beaucoup de choses qui [lui] paraissent inutiles* ».

²³ Voir Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, À l'écart, Alluyes, 1994.

²⁴ Les correspondances de Camille Pissarro et de Claude Monet révèlent que c'est bien à cause d'Octave qu'ils ont dû accepter Alice, sur le compte de laquelle, pourtant, ils ne semblent guère se faire d'illusions.

²⁵ Elle a également fait à Auguste Rodin le même coup qu'à Pissarro – se faire déclarer absente alors qu'elle était bien chez elle –, mais le placide sculpteur n'a pas pour autant rompu avec son chanfre attitré et a continué à la fréquenter sans rancune apparente.

²⁶ Sur ce douloureux épisode, voir notre édition de la *Correspondance avec Pissarro*, Le Lérot, Tusson, 1990, et le tome II de la *Correspondance générale*, pp. 765-768.

²⁷ Il convient toutefois de préciser que, si Mirbeau n'a jamais osé se dissocier publiquement d'Alice, il a tout fait pour regagner les bonnes grâces du peintre : il a été un peu moins passif que son anti-héros.

jeunesse, toute cette beauté d'amour, autour de quoi [ses] rêves avaient si follement, si gravement, si infiniment vagabondé ». Conformément à la vulgate schopenhauerienne, caricaturalement illustrée dans le consternant article sur *Lilith*, la beauté de la femme est un piège tendu aux pauvres hommes par la marâtre nature aux desseins impénétrables. “L’amour”, où le mâle naïf s’empêtre comme une mouche dans une toile d’araignée, en attendant d’être dévoré, n’est donc qu’une mortelle illusion²⁸ qu’il conviendrait de dissiper au plus vite pour assurer son salut. Malheureusement – et c’est là un apport spécifique de Mirbeau depuis *Le Calvaire* –, la conscience que ses personnages en ont ne suffit pas pour autant à leur donner la force de s’extirper du piège où ils s’engluent. Le narrateur a beau manifester son incrédulité et sa stupéfaction face au piètre spectacle qu’il donne – « *Est-ce donc vrai que j’en suis venu à cet état d’incomparable lâcheté ?* » –, il est hors d’état de se rebeller efficacement, car “l’amour” l’a transformé en une « chose inerte et passive », conformément aux desiderata de sa “maîtresse”²⁹ : « *Je n’avais qu’un mot à dire, qu’un geste à faire, mais je ne le prononçai point, et je ne fis point le geste* ».

Peut-être convient-il de voir un troisième aveu du romancier dans ce qu’il nous révèle de la sexualité de son piètre héros. Alors que, tout « *plein de passion* », celui-ci éprouve pour sa « *très jolie* » épouse et pour son « *corps splendide* » des désirs à la fois sains et légitimes, il se heurte au mur de son « *indifférence* » et de sa « *froideur* » : « *L’acte d’amour lui était insupportable, non comme une souffrance, mais comme un de ces mille petits ennuis coutumiers à la vie domestique* ». Il ne trouve donc même pas la moindre « *compensation à [ses] continuel renoncements* » dans des « *saouleries de luxures* » où s’abolirait du moins sa « *vie intellectuelle* » et où il pourrait oublier momentanément sa misère existentielle. Certes, elle ne se refuse pas à lui et accomplit passivement « *ce que les juristes, dans leur langage odieux et comique, appellent le “devoir conjugal”* », mais il a dû rapidement « *renoncer à faire vibrer ce corps inerte* », qui, tel celui d’une prostituée, ne s’offre, parfois, que « *pour sauvegarder la caisse* » – ce qui lui procure du moins, à défaut de plaisir physique effectif, « *l’immense et affreuse joie de la mépriser, de la haïr* » : ce sont les derniers mots de la nouvelle. Dans sa correspondance, Mirbeau ne fait jamais la moindre allusion à sa vie de couple, ni, *a fortiori*, à sa vie sexuelle – hors une allusion à un vague et lointain *fiasco* de sa jeunesse dû à un excès de passion, conformément à l’analyse de Stendhal. Il est donc risqué de s’aventurer sur le terrain mouvant des hypothèses relatives à la sexualité d’Alice. Reste qu’on est en droit de se demander si son embourgeoisement caractérisé, si contraire aux exigences du romancier, et sa volonté de se laver à tout prix du péché originel de la galanterie de sa jeunesse, n’auraient pas eu pour conséquence la frustration sexuelle du pauvre Octave, dont le « *tempérament* » était pourtant exigeant en la matière³⁰. Deux éléments vont dans le sens de cette hypothèse : d’une part, Alice a géré sa carrière d’hétaïre avec toute l’intelligente froideur d’une fourmi, au point de se retrouver à la tête d’un important patrimoine immobilier, alors que ses consœurs, qui étaient très généralement du genre cigales, dissipaient leurs fortunes dans des dépenses inconsidérées, aussi rapidement qu’elles les avaient acquises au prix de leurs faveurs tarifées ; d’autre part, le narrateur précise, à propos de ses rêves de luxures, que leur « *frénésie croissait en raison de leurs inassouvissements* », comme c’était déjà le cas de l’abbé Jules, condamné à la chasteté par sa soutane lors même que ses désirs de mâle en rut étaient exacerbés et lui suggéraient des phantasmes inassouvis toujours plus décevants. N’y aurait-il pas là l’explication d’autres « *saouleries de luxures* » dont témoignent

²⁸ C’est ce que révélait déjà tous les romans que Mirbeau a rédigés comme “nègre” au début de sa carrière. Voir notamment *L’Écuyère* et *La Belle Madame Le Vassart* (téléchargeables sur le site Internet des Éditions du Boucher).

²⁹ « *Elle m’aimait comme une chose inerte et passive* », note-t-il.

³⁰ Voir notamment ses *Lettres à Alfred Bansard des Bois* (Le Limon, Montpellier, 1989). Elles ont été insérées dans le tome I de sa *Correspondance générale*.

tous les romans de Mirbeau, et au premier chef *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre* ? À défaut de pouvoir être prouvée, cette hypothèse est bien tentante...

Mais, quel que soit le degré d'implication du romancier, on ne saurait pour autant réduire sa nouvelle à une simple transposition de son cas personnel. Ce qui en fait la force, c'est sa portée générale, et nullement la part d'autobiographie qu'il est permis d'y déceler. Même s'il se sert de sa plume comme d'une arme, en l'occurrence contre ce qu'il appelle un « *ennemi intime* », jamais il ne se soucie pour autant de transposer directement ses propres expériences : dans *Le Calvaire* et dans *Sébastien Roch*, romans dits "autobiographiques", aussi bien que dans *Mémoire pour un avocat*, elles ne constituent que des matériaux qu'il triture à son gré pour leur conférer la forme dont il a besoin pour ses propres fins littéraires : pour exprimer sa très pessimiste vision du monde et des hommes, qui lui inspire son « *immense tristesse et [son] immense découragement* » ; et aussi pour procéder une nouvelle fois à une double démythification en règle de "l'amour" et du mariage monogamique³¹. Car ces deux mythes, l'un construit au cours des siècles par les littératures européennes, l'autre qui triomphe au XIX^e dans la société bourgeoise où le mariage est le fondement de l'ordre social et la condition de la transmission de l'héritage, ne sont pas seulement, à ses yeux, de douloureuses illusions pour ceux qui en sont les dupes et les victimes, ils sont aussi porteurs de graves dangers pour une organisation sociale pourrissante, où tout, décidément, continue d'aller à rebours du bon sens et de la justice, et qu'il rêve de voir exploser sous l'effet d'un « *beaucoup de dynamite*³² ».

Octave Mirbeau est bien le grand démystificateur...

Pierre MICHEL
Président de la Société Octave Mirbeau
<http://mirbeau.asso.fr/>

³¹ Dans un texte marqué au coin de l'humour noir, « Fini de rire », il écrivait, le 28 août 1884, dans *L'Événement*, que « *le mariage rend la femme perfide et l'homme féroce* », ajoutant que, ce faisant, « *il rend chacun à sa nature intime* » (*Chroniques du Diable*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, p. 51).

³² Lettre à Camille Pissarro du 27 décembre 1892 (*Correspondance générale*, tome II, p. 697).